

Olivier Zuchuat, éthique et esthétique

DIMANCHE 10 MARS 2013

[Mathieu Loewer](#) [1]



CINÉMA De retour sur les écrans avec «Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit», le cinéaste-essayiste défend une haute idée du documentaire.

Les options de publication

Non

Journaliste:

Mathieu Loewer

Dans un pays (la Suisse) qui produit et propose en salles de nombreux documentaires, ses films sortent du lot. Par leur ambition cinématographique, un souci de la forme qui les rattache au genre de l'essai. «Un terme que je revendique. J'adresse au spectateur une proposition, dont il faut qu'il s'empare et qu'il doit habiter», confirme Olivier Zuchuat, qui n'a pas quitté son long manteau gris dans la brasserie lausannoise où il nous a donné rendez-vous. C'est *Djourou, une corde à ton cou* – son premier film distribué en salles, sur la crise de la dette au Mali – qui l'a fait connaître en 2006. Vient ensuite *Au loin des villages* (2008), tourné au Tchad dans un camp de réfugiés du Darfour. Et aujourd'hui *Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit*, qui raconte en poèmes le calvaire des communistes grecs emprisonnés sur l'îlot de Makronissos (critique dans notre édition du 2 mars).

Auparavant, il y a eu *Mah Damba, une griotte en exil* (2001), réalisé avec sa compagne Corinne Maury, et *Dollar, Tobin, FMI, Nasdaq et les autres* (2000): «Un film tourné pour Attac qui explique comment fonctionne la spéculation sur le marché des monnaies. Nous l'avons diffusé sous *copyleft* – le contraire du copyright – soit libre de droits, et il a été traduit dans le monde entier.» Ce documentaire, qui témoigne déjà de l'engagement politique de son auteur, marque les débuts d'une vocation qui s'est révélée sur le tard.

«SANS SOLEIL» POUR MODÈLE

Etonnant parcours en effet que celui d'Olivier Zuchuat. Né en 1969 à Genève, il étudie la physique théorique à l'EPFL et au Trinity College de Dublin. Des premières amours quelque peu arides, dont une année sabbatique autour du monde va le détourner. «Ensuite, j'ai terminé mes études de physique, mais je n'étais plus tout à fait là...» Il s'inscrit alors en Lettres et rédige un mémoire sur Matthias Langhoff, dont il devient l'un des assistants. Mais après avoir mis en scène des pièces de Brecht et Heiner Müller, le jeune dramaturge sent poindre à nouveau l'insatisfaction. «J'avais

l'impression de toujours devoir tordre les textes pour les faire parler de la réalité. Je savais que le théâtre ne serait qu'une étape.»

L'illumination viendra avec la vision de *Sans Soleil* de Chris Marker. «Une grande expérience esthétique et politique. Une fresque bouleversante, à la fois manifeste cinématographique et écriture du monde au pluriel. Je me suis dit que j'avais peut-être enfin trouvé ma voie. Ce qui m'a frappé, c'est une caméra éminemment subjective et un texte qui réfléchit sur le voyage, la mémoire, la diversité du monde, mêlant dimensions intime et historique.»

Olivier Zuchuat se lance alors dans le cinéma et se passionne pour l'exercice rigoureux du montage, qu'il enseigne aujourd'hui à Paris à l'université et à la Fémis (Ecole nationale supérieure des métiers de l'image et du son). Activité qu'il pratique toujours à raison d'un film par an, appréciant la relation privilégiée qui s'instaure avec le réalisateur – a fortiori lorsqu'il s'agit d'essais documentaires: «Car dans ces films-là, le montage est une vraie écriture.»

L'ART DE LA SOUSTRACTION

Outre Heiner Müller et Chris Marker, le cinéaste cite Jean-Daniel Pollet et Chantal Akerman parmi ses «rencontres fondatrices». Il en a retenu la nécessité de «trouver à chaque fois un dispositif qui relie éthique et esthétique», pour déjouer les pièges du formatage télévisuel. «La majorité des documentaires TV ont un langage presque invariable: images illustratives, commentaire omniscient, interviews, le tout donnant un produit efficace et facilement identifiable. Mais est-ce du cinéma?» Guidé par de hautes exigences, Olivier Zuchuat peut paraître bien sûr de lui. Il se pose en fait beaucoup de questions, parle de son travail avec une réelle modestie (débutant ses phrases par «j'essaie de...»), et avoue ses angoisses de créateur: «Si je n'ai pas une idée formelle forte en amont, j'ai l'impression que ça va être brouillon.»

Alors que la plupart des documentaires se construisent par addition de sources diverses (entretiens, archives, etc.), lui procède par soustraction. «Le langage cinématographique est multiple et polymorphe, je ne fais que choisir une réduction qui me semble la plus adéquate pour y laisser travailler la réalité que je filme. Braque a écrit qu'un tableau n'est pas fini quand on y a mis tout ce qu'on voulait mettre, mais quand on en a ôté ce qui est superflu.» Il renoncera ainsi aux nombreux entretiens réalisés avec les survivants de Makronissos pour ne garder que leurs poèmes. Tandis qu'à l'image, on découvre l'île et ses ruines filmées en lents travellings («pour creuser la mémoire des pierres») et des photographies du camp. «Cela met en place un rapport au temps qui n'est pas celui d'un film d'action», explique-t-il avec un sourire.

MISE À DISTANCE

Bien sûr, on ne manquera pas de déceler dans sa démarche l'héritage de ses expériences scientifiques, universitaires ou théâtrales. Film «très analytique» où il décrypte les mécanismes économiques de la dette en bon mathématicien, *Djourou* n'en est pas moins traversé par «un souffle poétique et littéraire avec des citations d'Henri Michaux, Jacques Derrida, et des proverbes maliens». Mais la forme est d'abord dictée par des préoccupations éthiques. Recueillant (sans intervention ni commentaire) le témoignage de victimes de la guerre du Darfour dans *Au loin des villages*, il s'efface derrière une caméra-réceptacle qui n'est pas celle du cinéaste «pressant le réel comme un citron jusqu'à ce que 'ça saigne'». Désamorcer l'émotion, inviter à la méditation, un credo qui n'a rien d'une posture: «Etant assez timide, je me tiens toujours un peu en retrait, pour mieux appréhender le monde. Tous mes dispositifs intègrent une certaine distance, celle de l'observateur – ou du timide!»

En résultent des œuvres dites «fragiles», qui peinent à trouver leur place dans les salles. Il faut imaginer des stratégies de distribution originales, aller à la rencontre des spectateurs comme le fait

avec beaucoup de plaisir Olivier Zuchuat. «Pour *Comme des lions...*, je suis tous les soirs dans une ville différente. J'ai l'impression de refaire du spectacle vivant! Discuter avec les gens vous confronte à la manière dont vos films sont perçus, à votre responsabilité aussi. A Genève, il n'y a pas eu un soir sans que quelqu'un vienne me dire 'mon grand-père était à Makronissos'.» Et ses films ne sont pas mieux servis à la télévision, à l'exception notable de la RTS qui les a tous diffusés. Mais c'est sur le grand écran qu'il faut les découvrir. Et sans trop tarder: à l'affiche depuis dix jours, *Commes des lions de pierre à l'entrée de la nuit* ne restera pas beaucoup plus longtemps dans les salles obscures.

Le Courrier

[Cinéma\(626\)](#) [2][Culture\(4846\)](#) [3][Portraits de der\(16\)](#) [4][Mathieu loewer\(339\)](#) [5]

Vous devez être [loggé](#) [6] pour poster des commentaires